

Les décorations d'inspiration bouddhiste ont envahi nos espaces de vie, sans lien réel avec la religion

Bouddha détrône les nains de jardin

« ANNE-SYLVE SPRENGER, PROTESTINFO »

Mode et religions (3) » De la robe au hijab, du bouddha de salon à la croix tatouée, les références à la religion sont omniprésentes dans la mode. Une série d'été qui montre combien les créateurs brodent sur le monde spirituel.

«Les nains de jardin ont disparu au profit du Bouddha», assène tout-de-go l'anthropologue française Marion Dapsance, auteure de *Qu'ont-ils fait du bouddhisme?* (Ed. Bayard), pour décrire la tendance qui s'est emparé de nos espaces de vie. Que cela soit dans les magasins de décoration ou de jardinage, les figures du Bouddha trônent en effet, depuis quelques années déjà, en maître absolu – accompagnées tantôt de leurs jardins zen ou autres images à vocation relaxante.

Mais que s'est-il donc passé pour que ces références religieuses se soient démocratisées au point de ne devenir qu'une tendance déco de plus? Car pour l'anthropologue, ce que l'on considère souvent comme une «simple philosophie», le bouddhisme, se rapproche davantage du champ religieux. «Si on définit la religion comme voie de salut – soit une voie de sortie des souffrances liées à notre condition humaine avec des pratiques rituelles – alors le bouddhisme est bien une religion», affirme-t-elle.

Récap commerciale

De son côté, Elizabeth Fischer, professeure au département Design Mode et Bijou à la Haute Ecole d'art et de design (HEAD) à Genève, ne s'étonne aucunement de ce trend: «Dans le système capitaliste de consommation, tout peut être source d'inspiration; et la mode mange à tous les râteliers.» On parle alors d'appropriation culturelle, ce qui n'est pas sans effets: «Quand un élément religieux entre dans le monde de la mode ou de la déco et devient «tendance», on va le détacher de sa



Dans le monde de la mode et de la déco, l'objet de vénération est pris pour son potentiel esthétique, avec un «petit supplément d'âme». Unsplash



«Il y a un tel désintérêt pour le christianisme qu'il est devenu exotique en soi»

Olivier Bauer

source. Tantôt objet de vénération, il va devenir un objet de décoration pris pour son seul potentiel esthétique.»

Force est de constater que cette imagerie d'inspiration bouddhique a atteint des sommets en termes de propagation. Pour Olivier Bauer, professeur de théologie pratique à l'Université de Lausanne, le succès de cette tendance «va de pair avec tout un imaginaire orientalisant, qui va de l'attrait pour les activités de yoga à la gamme d'aliments baptisée «Karma» à la Coop.» Ce qui attire le consommateur? «C'est à la mode et en même temps pas très impliquant en termes d'identité, donc inoffensif», pose le théologien.

«En achetant ces objets de décoration, on s'offre une spiri-

tualité sans engagement. C'est une vision très utilitariste, qui rejoint la vague de livres sur la méditation grand public, présentée comme une sorte de recette pratique, presque magique, que tout le monde pourrait appliquer pour transformer sa vie, mais sans aucune dimension religieuse», décrit Marion Dapsance.

Tout le contraire, donc, d'un catholique qui placerait une statue de la Vierge dans son jardin ou un juif qui accrocherait une mezouzah sur sa porte d'entrée. Plus qu'un signe identitaire, «ce dernier se place ainsi sous le regard de Dieu, alors que les bouddhas en statue ne représentent aucune autorité pour leurs propriétaires», compare-t-elle.

Mais alors, pourquoi s'intéresser à un univers religieux? «Les signes religieux sont devenus des symboles parmi d'autres, mais portent malgré tout en eux la promesse, pour beaucoup de gens, d'un petit supplément d'âme», explique la sociologue Irene Becci, directrice de l'Institut de sciences sociales des religions à l'Université de Lausanne.

«Cette figure du Bouddha renvoie, pour les Asiatiques, non seulement à un personnage historique mais aussi à tout un tas de notions métaphysiques. En revanche, pour un Occidental, elle ne fait plus référence qu'à une espèce de vague spiritualité, évoquant de manière imprécise le bien-être, l'harmonie, la paix», stipule à

son tour Marion Dapsance. «C'est typiquement ce qu'on appelle en sociologie des religions le phénomène de l'exotisme religieux, où l'on sélectionne certains traits d'une croyance ou religion seulement, en excluant ceux qui conviennent moins», poursuit Irene Becci. «On prend le positif – la joie, l'affirmation de soi, la «zen attitude» – en laissant de côté les règles de vie ou autres contraintes liées aux contextes culturels réels.»

Un cas particulier?

Cette appropriation culturelle peut «d'autant plus se faire lorsqu'il s'agit de religions lointaines», pointe d'ailleurs la sociologue. «Le rapport peut alors être plus ludique, puisqu'il se fait sans confrontation directe avec les croyants sur place.»

Ce serait d'ailleurs ce qui se joue avec les pendentifs ou tatouages en forme de croix chrétienne, selon Olivier Bauer. «Si tous ceux et celles qui portent une croix autour du cou fréquentaient les églises, elles seraient régulièrement pleines!» s'exclame-t-il. «Il y a aujourd'hui un tel désintérêt pour le christianisme qu'il est devenu exotique en soi, et ses symboles peuvent à leur tour être réinvestis de manière purement esthétique.»

Ce n'est évidemment pas toujours le cas: «Les chapelets autour des rétroviseurs des voitures ont une fonction de protection», précise-t-il. «Et comme les sirènes tatouées sur les bras des marins, la croix peut aussi fonctionner comme symbole identitaire, notamment dans certains gangs latino-américains.»

Fine observatrice des tendances, Elizabeth Fischer pointe la part de «paradoxal» derrière ces usages: «On voudrait que la figure du Bouddha ou le crucifix nous apporte un supplément de sens à nos existences, qu'il nous indique quelque chose de l'ordre d'une voie spirituelle, mais en même temps, quand on les réduit à des objets de déco qui seront démodés trois ans plus tard, on les vide de leur sens.» >>

Une trace du groupe de Saint-Luc dans le Jura

Trésors d'églises (6) » Mosaïques, fresques, tapisseries, vêtements liturgiques... La Suisse romande est riche en œuvres d'art aussi exceptionnelles que méconnues. Découvertes au fil de l'été.

L'église de Fontenais, en Ajoie (JU), et sa lumineuse mosaïque, ont été conçues par le Groupe de Saint-Luc en 1935. C'est la seule église du Jura à avoir bénéficié du renouveau liturgique de ce groupe d'artistes, d'ailleurs actif dans le sud de la Romandie. La visite s'effectue en compagnie de Michel Hauser, ancien chef de l'Office jurassien de la culture.

L'église s'inscrit dans un mouvement de renouveau de l'art religieux, dans les années 1930. «C'est un exemple exceptionnel au niveau jurassien de l'influence du Groupe de Saint-Luc – un groupe qui a essayé

de renouveler l'art sacré dans l'entre-deux-guerres en Suisse romande –, mais qui a surtout été actif dans le diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg, explique Michel Hauser. Le fait qu'il soit présent dans le nord du Jura est intéressant du point de vue de l'histoire de l'art.»

L'édifice est une œuvre de l'architecte Fernand Dumas, «mais on retrouve d'autres noms connus, comme Albert Gaeng, qui a réalisé la mosaïque du chœur, ou François Baud, Emilio Maria Beretta et Marcel Feuillat», détaille Michel Hauser. Il précise que la seule autre église du groupe construite dans la partie francophone du diocèse de Bâle est à Tavannes (BE). Toutes les œuvres d'art des différents intervenants du Groupe de Saint-Luc ont été conservées. «Il y a une cohérence qui est bien respectée jusqu'à aujourd'hui,

pratiquement un siècle après la construction», constate l'ancien conservateur de monuments.

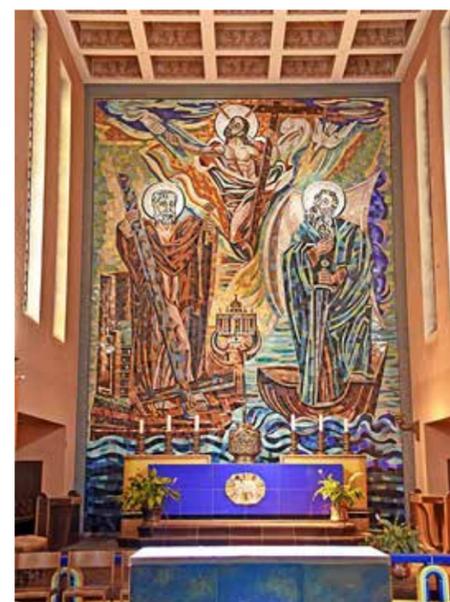
«On peut noter, comme dans la plupart des églises après le Concile Vatican II, l'installation d'un autel avancé pour la célébration face au peuple, mais cet ajout n'a rien enlevé de l'essentiel de ce qui a été hérité de la réalisation de 1933-1935. En outre, les premiers rangs de bancs ont été enlevés, mais l'ensemble reste cohérent, jusque dans les détails: le plafond, les verrières, le baptistère...»

L'église de Fontenais, dont la première pierre est posée en 1933, est dédiée à saint Pierre et saint Paul. La mosaïque d'Albert Gaeng est réalisée par des artisans tessinois, dont on voit aussi la signature. Saint Pierre est à gauche, avec la croix renversée et la clé, et saint Paul à droite, avec

le glaive et juché sur une barque. Entre les deux, une représentation de la basilique Saint-Pierre de Rome. «Dans les descriptifs de l'époque, elle est présentée comme la mère de toutes les églises», note Michel Hauser. «Au-dessus se trouve la Trinité, elle est figurée par le Christ au centre, la Colombe à droite, et le Père, dont on ne voit que la main créatrice émerger de la gauche.»

A Fontenais, le baptistère suscite également un intérêt particulier. Il est séparé de l'église, formant comme une chapelle arrière circulaire. La disposition architecturale met l'accent sur la pratique du baptême comme le rite d'entrée dans l'Église: le catéchumène entre dans le narthex par une petite porte sur le côté, et une fois baptisé, une autre porte le conduit dans l'église. >>

GRÉGORY ROTH/CATH.CH



La mosaïque d'Albert Gaeng à Fontenais, avec saint Pierre à gauche et saint Paul à droite. Cath.ch/GR